

Decameron

Quatrième semaine

Dioneo I

La Saint-Valentin.

Sur le plan sociologique (et donc théologique), la transformation du christianisme en une série de pratiques nostalgiques mais ignorantes et consuméristes, cette métamorphose socio-théologique est fascinante. On pourrait parler de la Saint-Jean, de l'Halloween ou de Noël. Étant donné la date, il sera question de la Saint-Valentin.

La fête religieuse de saint Valentin existe depuis plus de quinze siècles, soit depuis 400 après Jésus-Christ : le nom de Valentin est inscrit sur une tombe trouvée au nord de Rome. On l'identifie avec un prêtre martyr, ou deux individus différents, dont on a quelques vagues informations ; il aurait marié clandestinement des couples chrétiens et aurait été assassiné parce qu'il aurait suggéré à un empereur de se convertir. Malgré la longue tradition autour de saint Valentin, en 1969, l'Église catholique l'a retiré du calendrier des saints, parce que l'existence de l'individu était trop incertaine. Son sort ressemble à celui de saint Christophe. Mais son anéantissement religieux a coïncidé avec sa promotion socialo-consumériste.

Car que reste-t-il du culte de saint Valentin ? Une fête pour amoureux plus souvent qu'autrement accotés, comme on dit, où on achète des bonbons et on va au

restaurant et non à l'église, soit une fête pas du tout chrétienne, mais assez *quétaine*. Ainsi il n'est pas question d'un empereur à convertir, mais de la conversion d'une *pieuserie* autrefois chrétienne récupérée par un grand nombre de commerçants. Cette double transformation est un exemple magnifique pour comprendre le monde contemporain.

Iconographie.

Cette semaine, je continue la présentation d'images autour d'un thème relié au *Decameron*. La semaine dernière, pour des raisons techniques, je n'ai pas pu présenter ce que je voulais. En conséquence, j'allonge un peu la présentation d'aujourd'hui. Cela tombe bien en un sens, parce que je voulais montrer, en deux temps, six images qui représentent le récit cadre, après avoir présenté des images qui représentent Boccaccio. Le hasard a donc fait que ce qui devait être séparé, malgré moi, sera unifié comme il faut.

Un des éléments les plus clairs du récit cadre du *Decameron* est celui de la formation d'une *brigata*, soit un groupe des narrateurs qui s'assoient pour entendre les récits les uns des autres. Il y a chaque jour une reine ou un roi, et 9 autres personnes qui se placent, s'organisent et se déploient pour parler et entendre parler. On comprend que cette *brigata* a été tout de suite un sujet de prédilection pour les peintres et illustrateurs. Voici quelques exemples de ce sujet.



Je ne connais pas l'auteur de la première image, mais elle se trouve dans une des éditions manuscrites du texte; je rappelle que le *Decameron* a été écrit avant l'apparition de l'imprimerie en Occident, et donc que pendant 200 ans, ce livre circulait parce que des individus, et certes pas des abbés de monastères, faisaient reproduire le texte à la main. En tout cas, on a donc le droit, comme moi, d'imaginer pendant un

instant que l'image est de Boccaccio, puisqu'il est l'auteur ou le collaborateur d'au moins un des manuscrits illustrés.

On voit donc une reine (il faut croire que c'est Pampinea); à sa gauche, se trouvent les trois jeunes hommes; devant elle, on voit les six jeunes femmes. Les gens se trouvent dehors dans ce qui semble être un pré. Tous, sauf la reine, sont debout, ce qui indique qu'on n'est pas encore en situation de narration. Je note aussi qu'on a un musicien à gauche qui joue de la cornemuse. Toute simple, cette image représente bien des éléments dramatiques du récit cadre. J'ajoute enfin qu'on voit le texte italien écrit à la main au-dessus et en-dessous de l'image.



La deuxième image est d'Edward Poynter, un peintre anglais, qui semble avoir été assez près de l'école des préraphaélites. L'œuvre est donc du XIXe siècle et anglaise. Encore une fois, on représente le groupe, mais il semble qu'on est à la fin de la journée : une des femmes chante sa chanson ; elle est entourée de deux hommes et de cinq femmes qui l'écoutent avec attention ; dans l'arrière-scène, on voit un couple qui se dit sans doute des mots d'amour. On peut noter aussi le bord de la fontaine et le jardin, la nourriture et le boire, ainsi que les autres instruments de musique. Au loin, on devine ce qui semble être Florence, mais qui pourrait être un village quelconque. Voici donc une autre image qui rend compte de plusieurs éléments dramatiques du récit cadre.



La troisième image est d'un certain Salvatore Postiglione, un peintre italien de la fin du XIXe siècle. Le tableau porte le nom *Decamerone*, ce qui est établi le sujet. Mais il manque une femme puisqu'il n'y en a que six. Par ailleurs, pour la première fois, on trouve la représentation d'une narration. La scène est d'une grande beauté, et comporte mille et un détails merveilleux : par exemple, les coiffures de femmes et des hommes sont chaque fois différentes ; les fleurs sont d'une grande diversité, ainsi que les positions physiques de chaque personnage. On peut se permettre une seconde critique : il n'est jamais indiqué que les gens lisent, alors que le narrateur (imaginons Dioneo) a un texte dans les mains.



Puis, il y a la scène qu'a imaginée Taddeo Crivelli, un enlumineur du XVe siècle. On se retrouve devant une estampe qui fait partie du livre. Mais cette fois, il s'agit d'un livre imprimé. L'image est intéressante, entre autres, parce qu'on se trouve aux tout premiers moments du récit cadre, lorsque la *brigata* se forme du fait de l'ajout des jeunes hommes au groupe des jeunes femmes. On est donc dans l'église de Santa Maria Novela, comme il est indiqué. Il y a un autel avec une statue de la vierge et de l'enfant Jésus entourés de deux saints ; il y a des étoiles bleues représentées sur le toit : on a droit à une représentation remplie de représentations. (Or la mise en abyme est une des caractéristiques fondamentales du *Decameron*.) Les trois jeunes hommes viennent d'arriver : on voit leur nom écrit près d'eux (Panfilo, Dioneo et Filostrato). J'aime bien les robes de couleur différentes de femmes (Fiametta porte une robe rouge!!!), les habits de différentes couleurs des hommes ; j'aime bien que les hommes entrent alors que les femmes sont assises, sauf pour Pampinea ; et je me demande ce qu'est l'objet, qu'on trouve au milieu de l'image et qui semble être un contenant d'eau (est-ce un baptistère ?).



Ensuite, il y l'image de l'anglais Waterhouse, un des peintres dits préraphaélites. Encore une fois, les habits sont magnifiques. Et la scène semble être celle d'un récit. Mais c'est plutôt une scène du matin avant les récits comme tels qui ont lieu dans l'après-midi. En tout cas, il manque une femme, pour une raison mystérieuse et qui tiendrait peut-être à l'ignorance du peintre. Il semble bien qu'on ne raconte pas parce qu'il y a un couple en retrait ce qui n'arrive jamais durant une ronde de récits.



La dernière image appartient au peintre allemand Winterhalter du XIXe siècle. C'est la peinture la moins belle, mais c'est celle qui représente le plus exactement (il fallait s'y attendre d'un Allemand) un ronde de récits, avec une reine couronnée et des jeunes, dont deux hommes qui collent à deux femmes. On dirait que la reine parle. Est-ce une nouvelle reine ? Est-ce une reine qui propose son récit à la fin, ou presque, d'une ronde ?

Est-ce une reine qui se prépare à instituer une nouvelle monarchie ? Rien n'est clair.

Ce qui fut fait.

La semaine passée, nous avons examiné les récits des journées II à X de Neifile, ainsi que son chant. Je me permets de ne pas revenir sur ce qui a été dit à ce moment : je le ferai en tentant un portrait de la troisième reine.

Portrait de Neifile.

Même si comme les autres, elle raconte dix nouvelles, Neifile est une jeune femme sans histoire, si on veut bien le permettre : elle est belle, elle est aimée, elle aime. Voilà tout en un sens. Or cette simplicité du portrait lui irait bien, car elle n'aime pas être vue ; elle est pour ainsi dire inquiète quand elle s'imagine regardée par les autres. En revanche, elle se réconcilie vite avec sa situation si on lui dit qu'on la trouve belle.

Peut-être est-ce là une autre façon de dire la même chose, mais Neifile semble être assez conservatrice sur le plan social ou politique. Elle se comporte comme quelqu'un qui a du bien et est habitué à l'avoir ; elle se comporte comme une personne qui aime le pouvoir et que le manie avec aplomb et à son avantage. En revanche, on ne peut pas prétendre par là (« elle est conservatrice ») qu'elle est pieuse : il semble clair que ces histoires, surtout les premières disent tout le contraire : elle est critique envers la religion chrétienne catholique, ou du moins envers l'institution, et ce de façon explicite et répétée.

Pour mieux la connaître et peut-être la comprendre, voire l'approuver, il faut connaître un peu l'histoire politique de l'Italie. Nous connaissons tous la distinction politico-sociale entre la gauche et la droite, et même s'il y aurait mille et une nuances à faire, tout le monde aujourd'hui saisit et s'entend en gros ce que ça veut dire. Tout le monde sait, par exemple, que Françoise David est de gauche et qu'on ne peut pas interpréter ce qu'elle fait et dit comme si elle était de droite. De plus, tout le monde sait bien que ces mots, *droite gauche*, sont chargés : pour une personne de gauche dire que quelqu'un est de droite, c'est un avertissement pour ceux qui entendent et une insulte pour ceux qui sont ainsi nommés ; pour une personne de droite, dire que quelqu'un est de droite, c'est loin d'être une recommandation. À tel point que bien des gens de droite au Québec mentent comme des arracheurs de dents, parce qu'ils savent que l'ensemble de l'opinion publique est à gauche, et comme Neifile, ils veulent avoir la sainte paix.

Quoi qu'il en soit, en Italie du temps de Boccaccio, et avant et après, la distinction politique fondamentale, aussi claire et aussi chargée que la droite et la gauche à notre époque, était la distinction entre gibelin et guelfe. En tout cas, pendant des siècles toutes les cités italiennes ont été divisées sur cette ligne politico-religieuse. La division était bien plus grave chez eux que chez nous : on se tuait entre concitoyens en raison de cette différence. Un guelfe était un partisan du pape sur la plan pratique et un défenseur de la supériorité au moins théorique du pouvoir religieux sur le pouvoir politique. En conséquence, un guelfe était favorable à l'Église dans ses manifestations institutionnelles, et se sentait mal si on en riait. C'était tout le contraire pour un gibelin : il était un partisan des empereurs

allemands sur le plan pratique (héritiers légitimes, disait-il, du pouvoir en Italie), et donc sur le plan théorique défenseur de l'indépendance du pouvoir politique par rapport au pouvoir religieux.

Aussi, on ne peut pas lire la *Commedia* de Dante sans rencontrer une bonne centaine d'allusions à ce problème et pour deviner que Dante était gibelin, ou guelfe blanc, qui est une autre version de la même chose.

Pour saisir quelque chose du sérieux et donc de la violence qui accompagnait ses affrontements, on peut revisiter l'histoire de Romeo et Juliet. (Je signale leurs noms, qui renvoient, d'une part, à la ville de Rome qui est la possession du pape et, d'autre part, à l'empereur, c'est-à-dire au successeur de Jules [César].) La pièce commence avec un affrontement entre deux familles (les Capulet et les Montague). Le malheur du jeune couple est causé par le meurtre d'un membre d'une famille (Tybalt) par un membre de l'autre famille (Romeo). Et la pièce finit avec le chef politique qui prend le dessus sur les deux familles, mais poursuit le prêtre Laurence qui s'est mêlé de ce dont il n'aurait pas du se mêler. Voilà pour la violence. Mais on devine à la longue qu'on a là un exemple patenté du conflit entre guelfes (la famille de Romeo) et gibelins (la famille de Juliet).

Il est temps de revenir à Neifile. À la page 833 (X.7), puis à la page 841 (X.8), on apprend qu'il y a une dame gibeline dans le groupe, et même deux, selon la manière de traduire la seconde allusion. On ne sait pas qui est celle gibeline, mais il est sûr que ce n'est pas Fiammetta (dont le récit a irrité la gibeline), ni Pampinea (dont le récit lui a plu), ni Filomena qui parle

ensuite. Il faut donc que ce soit une des quatre autres. Neifile paraît être la candidate la plus probable pour un de ces deux postes de gibelin, avec Lauretta en seconde place.

Enfin, et pour en finir avec Neifile, elle admire souvent les autres. Mais on ne sait jamais qui au juste l'admire et l'aime. En revanche, on est sûr qu'il y a quelqu'un et qu'il lui est fidèle, selon ce qu'elle chante. Il est clair que ce ne peut pas être Filostrato parce que celui-là est malheureux en amour. (En revanche, il est tout à fait possible qu'il soit malheureux parce qu'il est rejeté par la trop fidèle Neifile.) Il semble que ce ne peut pas être Panfilo parce qu'il se dit très fier d'avoir acquis un nouvel amour. On en est ainsi acculé à imaginer que l'amoureux de la délicate et discrète Neifile est Dioneo. Ce qui est au moins paradoxal, était donné que la jeune femme est plutôt gênée et que Dioneo est provocateur et voyant. Cependant il y aurait peut-être une autre raison de conclure ainsi: si on tient compte de l'étymologie de son nom, Neifile est « celle qui aime le nouveau ». Or un des sens possible du nom de Dioneo, est « Dieu nouveau ».

Il y a au moins une autre objection qu'on pourrait proposer à la *création* de ce couple: on ne les voit jamais assis ensemble. Cela est vrai, mais il est clair que les choses ne sont pas claires, puisqu'on ne sait pas où s'assoit Dioneo, sauf le premier jour; car il parle presque toujours le dernier et sans qu'on puisse deviner à côté de qui il s'assoit.

Aussi, et je répète ma remarque initiale sur ce couple, qui est le plus démonstratif des hommes, si ce n'est Dioneo et qui est plus discrète que Neifile? Il y a là un certain problème. Pour deviner qui est l'amant de

Neifile, et pour deviner si ça pourrait être Dioneo, il faut apprendre à le connaître. Comme par hasard, c'est le prochain narrateur à examiner de ces rencontres.

Dioneo. Les détails significatifs.

Son nom.

Je rappelle que les noms des narrateurs sont des surnoms, selon Boccaccio, et les surnoms, qu'il a choisis, sont significatifs.

À première vue, l'étymologie de Dioneo serait le résultat de la fusion de deux radicaux : *dio* et *neo*, soit *dieu* et *nouveau*. Cela suggérerait que Dioneo est l'adorateur du nouveau ou d'un dieu nouveau. De ce fait, son nom le rapprocherait de Neifile qui est celle qui aime le nouveau.

Mais comme pour Neifile, on ne sait pas plus quel est ce nouveau dont il serait l'adorateur, ou quel est ce nouveau dieu dont il serait le représentant. En même temps, il est assez clair qu'il fait l'éloge constant du Désir ou de l'Amour ou du Sexe. Si c'est là son dieu, cela n'est pas un Dieu nouveau sans aucun doute : Aphrodité chez les Grecs ou Venus chez les Romains a été la déesse du Désir, de l'Amour et du Sexe.

En revanche, on pourrait dire que Dioneo, parce qu'il vit dans un monde chrétien qui a valorisé l'Amour-charité au mépris de l'Amour-Désir-Sexe, parce qu'il rétablit pendant quelques jours l'Amour-Désir-Sexe au moyen de ses récits, parce qu'il est souvent impie de par ses récits, on pourrait dire donc qu'il met place un nouveau dieu, nouveau pour des chrétiens ou pour la civilisation chrétienne.

Cette suggestion est soutenue par une information culturelle qu'un homme comme Boccaccio avait : Dionea est le surnom de la déesse Aphrodité, ou Venus, parce que la mère de la déesse est la déesse Dioné. Donc le nom de Dioneo renverrait à la déesse païenne de l'Amour.

Dioneo. Les détails significatifs.

Ses actes.

En plus d'être connu, un peu, par son nom, Dioneo se révèle par ce qu'il fait. Or la toute première remarque à faire à partir de ces données est qu'il en fait beaucoup : il est très visible dans l'histoire. Seule Pampinea est plus importante que lui, plus visible que lui : Pampinea est la reine qui organise, alors que Dioneo est le truand qui désorganise, ou du moins qui ne fait pas comme les autres. Voilà pourquoi je l'appelle le transgresseur ou le désobéissant. Si Pampinea est la fondatrice du régime et de ses lois, et Panfilo est celui qui met un terme à tout cela, Dioneo est celui qui de mille et une façons joue le rôle d'un hors-la-loi à l'intérieur du groupe structuré qu'est la *brigata*. Mais tout en étant un hors-la-loi, il n'est pas à vrai dire un criminel.

Tout cela se voit à plusieurs signes ou actes (je le répète : les paroles sont souvent des actes parce qu'elles indiquent ce qu'il veut faire ou ce qu'il menace de faire). Voici quelques-uns de ces signes.

Primo, quand il accepte le projet de Pampinea de quitter Florence, la ville de la peste, pour s'échapper et aller à la campagne, dans un lieu de la santé (*salute* en italien, qui est ambigu parce qu'il signifie en même temps le salut religieux et la santé biologique), il le fait en ajoutant une condition. J'en ai déjà parlé lors de la

première série de rencontres, mais il est utile de le répéter. Lire les pages 55 et 56, a. « “ Dames, c’est votre sagesse plutôt que notre prévoyance qui a guidé nos pas. ” » Il a quitté Florence avec les dames, reconnaît-il. Mais il ajoute que s’il continue avec elles, ce sera à une condition : il faut se divertir, rire et chanter ; sans quoi, il retournera à Florence. Pour être plus précis, il demande la permission (*licenzia*) de rentrer. Le mot est important, parce qu’il reconnaît ainsi qu’il s’est engagé auprès d’elles, mais il négocie un peu après l’engagement, et il veut des garanties. Il parle en terme de transgression : une *licenzia*, une licence, est la possibilité de faire autrement que les autres.

Pampinea en profite pour le lui promettre (ils sont là pour rire, danser et avoir du plaisir, reconnaît-elle), mais en ajoutant qu’il faudrait des règles, et en particulier qu’il faudrait qu’on établisse un roi ou une reine pour gérer le groupe. Lors de cet échange, il y a donc une sorte de juxtaposition de loi et de transgression, et de contrainte et de plaisir, qui est intrigant, et surtout qui se présente à travers un dialogue entre Pampinea et Dioneo qui représentent le type de l’un et l’autre *attitudes* politiques.

Le deuxième acte de Dioneo à signaler a lieu le premier jour, soit sous le règne de Pampinea. Lire la page 83. « Déjà se taisait Filomena, qui s’était acquittée de sa nouvelle, lorsque Dioneo... » Dioneo est le quatrième narrateur ; or les trois précédents ne parlent pas avant que la reine Pampinea ne le leur demande ou ne leur en donne la permission – cela est clair et dit en toutes lettres. Les deux narrateurs qui le suivent font comme lui.

Car Boccaccio indique, toujours en toutes lettres, que Dioneo n'attend pas qu'on lui demande de parler : il se lance tout de suite dans son récit ; il est clair que c'est son tour, mais on pourrait dire qu'il sait que c'est son tour et qu'il ne sent pas le besoin d'être invité ou commandé à parler, mais tout le contraire ; il montre encore une fois son indépendance, et même il fait montre d'indépendance. Sans dire qu'il est un punk ou un anarchiste ou un terroriste, il se montre moins soumis que les autres à l'autorité reconnue et effective, ou aux règles et coutumes (s'il est permis de parler ainsi), du groupe.

Il faut répéter aussitôt qu'il y a au moins deux autres qui font comme lui, mais après lui, soit Lauretta et Elissa : l'une et l'autre commencent sans attendre le signal de Pampinea. Donc si Dioneo est *hors-la-coutume*, voire désobéissant, il n'est pas tout à fait le seul. Et peut-être même donne-t-il le ton au moins à deux femmes. Ce qui éveille le lecteur au problème de l'influence d'un hors-la-loi sur les membres respectueux, honnêtes, d'un groupe.

On peut noter une autre chose, et donc un troisième type d'action, à son sujet, et ce dès le premier jour : il est musicien. Lire la page 110. « Puis, comme on approchait l'heure du souper, elles retournèrent vers le palais... » Bien mieux, Dioneo est celui dont on dit le plus souvent qu'il joue un instrument ou participe aux chants ou aux danses. En un sens, cela est tout à fait prévisible : Dioneo est le partisan du plaisir, et la musique (et la danse) est un des plaisirs les plus évidents du monde du *Decameron*, et il disait qu'il voulait qu'on danse sans quoi il partirait. Si on met tout cela ensemble, on dira peut-être que le principe du plaisir est un principe problématique pour

l'organisation d'un groupe réglé. En tout cas, on peut dire que les actes et les paroles de Dioneo semblent tenir bien ensemble, et révéler un type d'humain reconnaissable.

Mais le premier jour est aussi celui où il pose son geste le plus significatif; c'est donc le quatrième acte que je souligne, mais c'est le plus important. Lors de la conclusion du premier jour, alors que Pampinea passe le pouvoir à la nouvelle reine, Dioneo demande un privilège à Filomena, qui vient d'être installée au pouvoir. Lire les pages 109 et 110. « Ma dame, comme tous les autres viennent de le dire, je vous dis à mon tour... » On serait tenté de dire qu'il se montre là une habile tacticien: il attend que la femme la plus solide soit partie, et il attend que la nouvelle reine soit à peine instaurée pour demander quelque chose qui innovera.

Pour bien comprendre ce qui se passe, il faut noter d'abord que Filomena dit qu'elle veut restreindre la liberté des narrateurs, en fixant le sujet de leur récits: Pampinea avait obligé chacun de parler, mais avait laissé le sujet du récit libre, ou peu s'en faut. (Elle ne demande pas qu'on parle de n'importe quoi, mais de ce qui plaît à celui ou celle qui raconte.)

Aussitôt que Filomena ajoute un élément de contrainte, comme on le voit, Dioneo demande un privilège. Il faut employer ce mot précis parce qu'il est employé au moins six fois par Boccaccio pour parler de ce qu'obtient Dioneo. Il faut employer ce mot aussi pour signaler qu'il y a là une sorte de paradoxe; car, comme le veut l'étymologie du mot, un privilège est une loi pour un privé, une loi qui n'est pas universelle, mais une sous-loi qui crée, pour un individu, une exception, mais une exception légale, à la loi universelle.

On pourrait conclure qu'il y a là acte d'un anarchiste. Mais ce n'est pas le cas : d'abord Dioneo demande à l'autorité installée quelque chose et ne prend pas ce qu'il veut au moyen de la violence ; ensuite, les autres rois et reines appliqueront la loi universelle décidée par Filomena, mais aussi respecteront la loi spéciale qu'elle vient d'établir en complément. Or, pour toutes ces raisons, il faut conclure qu'il y a une sorte de contrat qui est établi et donc une manière de contrainte : Dioneo a le devoir de raconter lui aussi, mais il faut que ce soit à la fin de la journée et qu'il joue le clown, c'est-à-dire qu'il doit faire rire les gens.

On pourrait dire que la plupart des histoires sont comiques et donc que Dioneo n'est pas si spécial que cela. Mais il est patent qu'à deux reprises on demande des histoires sérieuses : sous le règne de Filostrato, on exige des histoires d'amour qui finissent mal, et sous Panfilo, on demande des histoires qui montrent la noblesse humaine. Aussi face à ces deux rois, il y a un mâle, Dioneo, qui semble bien moins respectable que ne le veut Panfilo, et bien moins triste que ne le veut Filostrato. Dioneo se montre encore une fois comme un transgresseur. Si le *Decameron* est plein de rois et de reines, il a aussi son fou du roi : un fou du roi fait rire, mais il montre aussi le côté fou de l'humain. Cela suggère que les nouvelles de Dioneo ne se ressemblent pas en tout, qu'elles sont toutes comiques au même degré ou de la même façon, ou sexuelles : il faudra noter les différences qu'il y a entre elles.

En tout cas, par rapport au comique, il y a là quelque chose d'éclairant. La comédie paraît être, par nature, transgressive : les humains vivent sous le joug des lois, des coutumes contraignantes et du qu'en dira-t-on ; et

le comique est humain au moins en autant qu'il allège ce joug pourtant humain. Neifile est peut-être la plus intéressante sur ce plan : elle semble être plus sensible que les autres à ce que le groupe commande. Or Dioneo fait rire, c'est-à-dire il montre le côté *pas catholique* des choses, il montre le côté plus bas des choses, il montre le revers souvent fou du sérieux, et il le fait de façon systématique. On serait tenter de dire, après bien d'autres, que le mécanisme du rire est de surprendre, et donc de jouer avec les mots, de jouer avec les règles, de dire ce qui ne se dit pas. Et que Dioneo semble être un clown caractériel.

Mais il faut le rappeler, Dioneo demande la permission de faire comme il fait. Et une fois qu'il la reçoit, il est pour ainsi dire obligé de jouer son rôle. Et ce rôle de comique, de clown, de fou du roi, apparaît quelque temps après lors d'un dernier acte de Dioneo, sur lequel il faut maintenant fixer l'attention.

Au début du sixième jour, sous le règne d'Elissa, il y a une altercation entre deux serviteurs, Tindaro et Licisca. Cette dernière prétend, contre l'avis de l'homme, que les femmes sont tout à fait dégourdies sur le plan sexuel, ou plutôt qu'aucune femme n'arrive vierge à sa première nuit de mariage. En somme, les femmes trompent toutes leurs hommes (en feignant d'être vierges, ou de ne rien connaître à la sexualité). Lire la page 521. « Cependant que Licisca parlaient, les dames riaient si follement que l'on eût pu... »

Il y a bien des choses qui se passent ici. D'abord les femmes rient beaucoup et fort (mais pourquoi ? serait-ce parce que pour ainsi dire on les déshabille ? ou parce qu'on leur parle d'une transgression par rapport à une contrainte lourde à porter ?). Ensuite, la reine

demande à Dioneo de jouer plus tard le rôle d'un juge sur la question (parce qu'il est expert sur cette question? parce qu'il va donner raison à Licisca et donc faire disparaître la transgression de cette femme pour la remplacer par la sienne, soit celle d'un homme?). Mais ce dernier, il fallait si attendre, fait à sa tête tout en obéissant, parce qu'il décide tout de suite et se prononce sans plus pour dire que c'est la femme qui dit vrai en dénonçant la feinte innocence des femmes.

Il semble bien que nous en savons déjà beaucoup sur le clown Dioneo. Mais il est temps de l'entendre raconter ces nouvelles et chanter sa chanson.